

[Gaston Miron]

Gaston Miron

Volume 10, Number 3 (57), May–June 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Miron, G. (1968). [Gaston Miron]. *Liberté*, 10(3), 99–102.

vers autre chose et cette autre chose, je le répète après beaucoup d'autres, c'est cette identité plus grande de nous-mêmes et qui nous définit aussi radicalement, l'identité avec une grande langue de civilisation qui est la langue française.

gaston miron:

Je vais devoir partir d'une expérience personnelle et existentielle. C'est simplement pour essayer de comprendre un peu les rapports puisqu'on parle de l'enseignement et de l'état de la langue, des rapports qu'un type comme moi, qui essaie d'écrire, par exemple, et qui est confronté à cet état de la langue et, par ailleurs, qui dispose aussi d'un instrument normatif qui s'appelle la langue française. Alors, quelles sont les difficultés rencontrées? Quand j'étais enfant, j'entendais seulement parler anglais dans la rue. Je viens de Ste-Agathe. C'était bourré de touristes: 8,000 habitants l'été, 1,500 canadiens-français. Alors tout mon extérieur, le monde extérieur, le dehors donc était anglais, m'était une agression perpétuelle. Pour moi, la réalité c'était le sous-bassement de l'église, l'école, la cour chez moi ou la cuisine. C'était le dedans. Il n'y avait aucune dialectique entre le dehors et le dedans. C'étaient deux mondes. Alors, plus tard, j'ai essayé, dans un poème, de comprendre cette situation et j'ai écrit ces deux vers qui je crois sont fondamentaux pour moi: «Poème mon regard. J'ai essayé que tu existes contre mon irréalité dans ce monde.» J'essayais donc de jeter un pont entre le dedans et le dehors. Cette espèce de dedans qui est mon identité mutilée, le dehors qui, lui, est une agression perpétuelle. Tout ça donc je l'ai greffé petit à petit dans mon effort de comprendre la situation, je n'ai pas de solution mais il faut d'abord essayer de comprendre pour pouvoir dépasser la situation. J'ai greffé un modèle culturel plus général, c'est-à-dire au modèle culturel de la société canadienne-française. Quel est-il? C'est l'homme dissocié, l'homme séparé, le dehors et le dedans, l'homme dissocié et divisé en lui-même. Et ça se traduit comment dans la société: par l'équation suivante: langue-société ou éducation-société. Et là vous avez tous ceux qui disent que c'est l'édu-

cation, on ne sait pas le français, etc. On fait reporter donc, par compensation, par magie compensatoire, tout sur l'éducation et on élimine les problèmes de société dans cette perspective-là. Alors, ou bien on va à l'opposé, à l'autre bout de l'oscillation et on se dit: ce n'est qu'une question politique. Je crois qu'elle est dans une dialectique des deux. Du moins dans l'état actuel où j'essaie de comprendre la situation.

Alors, vous avez des gars qui sont formés pendant 18 ans en français et qui arrivent dans le dehors, c'est-à-dire sur le marché du travail et qui doivent travailler en anglais. Et là ils prennent drôlement conscience de leur état d'homme séparé, divisés en eux-mêmes. Alors, c'est un traumatisme pour plusieurs. On ne s'en remet jamais. Et c'est à ce moment qu'arrive le processus de dépression, qu'apparaît, qu'effleure à la conscience parce que c'était latent depuis leur naissance, le processus de dépression historique dont parle Aquin.

La prise de conscience aussi de son infériorisation collective et c'est à ce moment-là que se détériore à jamais dans l'esprit du gars qui subit ce traumatisme, qui a été pendant 18 ans formé en français et qui arrive dans un monde, un marché du travail où dans 60% des cas c'est anglais. Alors, qu'est-ce qui arrive? C'est une dévalorisation. Et à l'état inconscient on la subit depuis la naissance, cette dévalorisation-là, mais là on en prend conscience ou bien on décide à ce moment-là de se récupérer ou bien c'est la dépression, c'est-à-dire c'est la détérioration progressive de soi, de son mental, de toutes ses structures.

Pour l'écrivain, par exemple, c'est l'état dubitatif dans lequel il va vivre continuellement face à l'écriture. C'est pourquoi les élèves sont écoeurés des cours de français. Parce que je ne vois pas pourquoi on serait fier d'une chose dont on n'a pas besoin. On nous a dit hier qu'il y avait des élèves qui étaient écoeurés du français. On nous a dit que les cours de littérature ce n'était qu'un camouflage de cours de français, etc. Et dans une enquête en 1961 menée par la défunte revue *Situations* où Jacques Ferron avait fait passer des questionnaires dans les écoles de Jacques-Cartier et où on avait publié les meilleures ré-

ponses, tous les élèves entre 6 et 12 ans ont répondu à la question: qu'est-ce qui est le plus important pour vous dans la vie; ils ont tous répondu: apprendre l'anglais. Alors, c'est donc à l'état latent et inconscient, dès notre enfance, cette espèce de dévalorisation progressive qui va s'accroître lors de notre mise en contact avec le marché du travail, c'est-à-dire après notre formation de serre-chaude. Alors il y a deux solutions: ou on change la société pour la rendre adéquate à l'enseignement, c'est-à-dire ou on forme des gars en français et on va les faire vivre dans une situation française, dans un milieu français, ou bien on va changer l'éducation. Mettons-nous tous à l'anglais. Arrêtons de faire des demi-hommes, des hommes dissociés, séparés, traumatisés, dépressifs historiques, intériorisés collectifs, etc. C'est de là qu'il faut sortir. Et c'est pourquoi il faut greffer le problème de la langue à un modèle culturel général.

Alors je crois que c'est ici que le joul prend toute sa signification. Parce que les gars ont dit: il faut faire l'équation. Il y aura toujours un divorce, on l'a signalé tout à l'heure, en n'importe quelle langue entre la langue écrite et la langue parlée. Alors, le joul c'est une solution à mon avis qui est essentielle parce qu'elle nous a objectivés dans cette obligation de devoir changer le modèle culturel. Ou bien on continue de former des hommes comme ça dissociés, séparés, divisés en eux-mêmes, ou bien on les rend adéquats à la réalité. Le joul a été justement cette espèce de solution de désespoir et aussi de compassion, d'amour, pour rendre adéquat un homme à son milieu et à sa réalité. Puisque jusque-là on n'en saisissait pas le problème politique général, c'est-à-dire le modèle culturel général, on a essayé d'objectiver, de faire voir, de montrer aux gens ce qu'ils étaient. Ils étaient vus: ou ils s'acceptaient ou ils devaient changer et on en est toujours à se demander si on doit s'accepter ou changer.

Alors, je voulais simplement replacer tout le problème dans le modèle culturel général. Maintenant, une des difficultés, c'est que nous ne pouvons pas pousser dans le sens du joul, dans le sens d'une langue. Je diffère d'opinion avec Gérard Godin sur certains détails comme ça. Mais on peut pas pousser quand

même le joul dans le sens de la formation d'une nouvelle langue parce que dans la situation actuelle du monde, avec la rapidité des moyens de communication, il faut pour la formation d'une langue autonome, il faut une masse linguistique. Alors, je ne crois pas que nous ayons une masse linguistique. Et le joul, j'entends le joul, disons le français. Godbout avait raison tout à l'heure: franglais ça correspond davantage à cette part de nous-mêmes qui est justement l'aliénation. Alors, je crois qu'on ne peut la faire évoluer dans le sens de la formation d'une nouvelle langue parce que nous n'avons pas de masse linguistique et nous constatons que le joul objectivement est dans l'état de transition entre l'anglais et le français. Alors. Nous savons par la pompe aspirante que c'est une marge d'anglicisation, une marge d'assimilation très avancée. Mais je crois que nous pouvons justement exprimer des réalités et les intégrer à une langue qui nous soit propre, qui soit française avec toutes nos particularités, comme le font d'ailleurs toutes les littératures connexes de langue française.

Pour répondre un peu à la question du sens unique dont on parlait tout à l'heure: est-ce que le joul est opératoire? Je le crois. Je crois qu'il est opératoire au niveau de la création mais je ne crois pas qu'il soit opératoire ou utilisable dans le moment au niveau du modèle de la société, d'un modèle de société. Et par exemple, je prends un détail: si j'écris le mot chesterfield, je le francise, je l'écris en français. Alors, le lecteur fut-il le plus joul ne sait pas que c'est un chesterfield parce qu'il y a une identité de son et de signe dans un mot. J'ai souvent remarqué que ce n'était pas du tout opératoire à ce niveau-là. C'est que le lecteur ne sait pas davantage ce dont on parle. Il vaut mieux l'écrire en anglais, à ce moment-là. C'est juste pour répondre, pour donner un peu un éclairage à l'efficacité ou à la magie opératoire du joul.

Pour me résumer, tout simplement j'ai voulu signifier à partir de mon expérience personnelle l'irréalité, l'équation au milieu et greffer ça au modèle culturel général. Simplement pour essayer de comprendre.